'Ashtaroût
Cahier hors-série n° 6 (décembre 2005) ~ Matriochkas & autres Lolitas / Mascarade, pp. 114-130
ISSN 1727-2009

Amine Azar

Quelques recettes pratiques pour faire craquer les femmes (soi-disant) sans cœur

◈ Compte rendu abrégé du petit séminaire de travaux dirigés sur *Les Préréquisits d'amour*, séances du 20 et du 27 octobre 2001. Il fait suite à ceux du mois de septembre intitulés :

– *« Le fiasco masculin comme pont aux ânes à l'adolescence »,* in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2001·0921, septembre 2001, 11 p.
– *« Deux coups de foudre au féminin, ou les généalogies traversières de Lamiel & Consuelo »*, in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2001·0927, septembre 2001, 12 p.

I. – *Le Problème*

1. Le matériau
2. Le saphisme comme solution de facilité
3. La femme & le(s) pantin(s)

II. – *La Boîte à Outils*

4. Lignée, généalogie traversière & filon
5. « Liebesbedingungen »
6. Comment lire dans « Notre cœur »
7. L'architectonique de « Notre cœur »

III. – *La Solution*

8. Jeux mondains d'une sirène moderne
9. Le choix d'objet
10. La certitude de faire le mal
11. La promenade de goélands
12. De la cristallisation & de la surestimation
13. Les deux portails
14. Le statut de la tendresse

IV. – *Conclusion*

15. Le fantasturbaire

Références

I.

Le Problème

Le matériau

1 Les deux romans qui nous serviront de matériau sont : *La Peau de chagrin* et *Notre cœur*.

La Peau de chagrin remonte à 1830. C'est le premier grand roman de Balzac, celui qui l'a lancé dans le monde des lettres. Il est demeuré l'un de ses romans les plus célèbres si ce n'est l'un des plus appréciés. L'expression de « peau de chagrin » est même entrée dans la langue, gage d'un succès durable. La deuxième partie de ce roman est intitulée : *« La femme sans cœur »*, et un mystère l'entoure qu'il s'agira pour nous de percer.

Notre cœur, est le dernier roman de Maupassant. Peu de temps après sa publication (1890), Maupassant est entré définitivement dans la nuit. Même si ce n'est pas là son roman le plus célèbre, et même s'il est peut-être le moins apprécié, il est du moins écrit dans un style épuré, translucide et opalin comme les ongles d'une main d'enfant.

Conformément à ma conception des « généalogies traversières », j'estime qu'avec *Notre cœur* Maupassant s'est appliqué à sortir Balzac de l'ornière où il s'était embourbé avec sa femme sans cœur.

Le saphisme, solution de facilité

2 *La Peau de chagrin* comporte trois parties suivies d'un épilogue. C'est la partie médiane, de loin la plus longue, qui porte comme titre « La femme sans cœur ». Le héros du livre – Raphaël de Valentin – y raconte sa triste idylle avec la comtesse Fœdora, une femme coquette, intéressée et insensible.

Le personnage de cette Fœdora a fait couler beaucoup d'encre. On en a même fait un mythe, à témoin l'ouvrage de Marcel Reboussin (1966).

Selon leur procédé coutumier, les critiques se sont lancés, par dessus l'épaule de Balzac, sur ses connaissances pour nous entretenir du « modèle » probable de ce personnage de fiction. On a beau se torturer l'esprit, on a du mal à comprendre l'utilité de cet usage bien établi en critique littéraire. Pour un peu on croirait à une mystification. Que signifie donc un « modèle » pour un personnage de fiction ? On comprendrait à la rigueur qu'on s'intéresse aux modèles des peintres, encore ne s'y intéresse-t-on pas trop, et on fait bien.

Que « La Joconde » soit Mona Lisa, qu'importe ? En général, les recherches à propos des modèles des peintres ne permettent pas d'appréhender leur vie intime par le petit bout de la lorgnette, contrairement à ce qui se produit pour les romanciers. Ce sont alors de véritables débauches de vilain voyeurisme en ce qui concerne ces derniers. Après tout, si tel modèle en valait si bien la peine, pourquoi ne délaisserait-on pas l'œuvre de fiction pour s'occuper d'écrire des « biographies » du prétendu modèle ?

Finalement, je ne suis pas loin de penser que ces recherches sur les clés et les modèles des œuvres de fiction n'ont pas grand chose à voir avec la littérature. De même que les meilleurs journaux offrent des latrines aux « faits divers » et aux « petites annonces », l'histoire de la littérature semble offrir des lieux d'aisances pour le voyeurisme invétéré de certains critiques littéraires.

Avant de nous détourner de ces prétendus savants, essayons d'entrer dans leur psychologie. Or on les voit réagir par rapport à notre Fœdora, comme on les voit réagir par rapport à d'autres personnes et personnages, comme Lamiel, George Sand, etc. Ils réagissent par l'injure. Il faut en passer par leurs clins d'œil, leurs sous-entendus, leurs mystères. Ils nous font languir, parce qu'il faut faire mousser. Et c'est au creux de l'oreille qu'ils veulent nous révéler le fin mot de l'histoire, parce qu'ils ne veulent pas lâcher facilement le mot de « saphisme ».

Grossièrement parlant, Fœdora, Lamiel et Michèle de Burne (voire George Sand) sont des disciples de Sapho. On s'appuie pour nous le suggérer sur quelques passages furtifs, non pas une phrase, mais parfois un simple mot. Je ne me lasserai pas de répéter que les *Dichter* sont parfois les premiers à méconnaître la valeur exacte du message qu'ils nous transmettent. Ils peuvent glisser sur une marche : ils sont excusables. Mais la Critique n'est pas excusable quand elle nous présente doctement ses vessies pour des lampes à incandescence, – c'est indécent.

Ces messieurs (car ce sont en général des messieurs) ne comprennent pas pourquoi ça ne marche pas toujours pour la femme quand le bonhomme a cru faire son devoir. Ils s'énervent et passent à l'injure : *« Si ça ne marche pas pour elles c'est parce qu'elles sont des lesbiennes ! »* Et pourquoi ? Parce qu'elles font des manières, et ne jouissent pas comme des truies sous les coups de boutoirs du premier porc venu. Voyez-vous ça, elles font les difficiles !

Saphisme ? Non, sophismes !

Laissons l'injure pour nous occuper de la difficulté. Car elle est réelle. Il nous faut essayer de savoir pourquoi les femmes sont plus souvent qu'on ne le croit « difficiles » au déduit, voire carrément « froides ». J'y mets des guillemets pour bien marquer qu'il s'agit là d'un véritable problème auquel nous devons nous attacher avec tout le sérieux possible.

En ce qui concerne Balzac, Fœdora, *La Peau de chagrin* et Raphaël de Valentin, on a eu beau retourner le problème dans tous les sens, on est demeuré gros Jean comme devant. Je renonce à vous entretenir des errements phénoménaux de la critique sur ce chapitre. Heureusement Maupassant est venu... Mais il n'est pas venu pour tout le monde de la même façon. Derechef, les critiques nous ont sorti leur vieux numéro de polichinelles voyeurs avec tout un défilé de « modèles » et de clés. Comme la notion de *généalogie traversière* leur manquait, aucun n'a eu l'idée de regarder du côté de la Fœdora de Balzac pour projeter un filet de lumière réfléchie sur Michèle de Burne, l'héroïne de *Notre cœur*.

La femme & le(s) pantin(s)

3 Pour nous, lecteurs impénitents, comment faire pour lire *Notre cœur* dans le texte ? Justement, c'est là toute une affaire ; et même une aventure. Mais il est de notre intérêt à nous, en tant que cliniciens, de la courir, avec tous les risques mais aussi toutes les chances qu'elle comporte. Le titre est déjà une première indication : *« la femme sans cœur »* (Balzac) et sa

contre-partie *« notre cœur »* (Maupassant). Puis, les noms vont nous y aider. L'importance du nom est soulignée par Balzac dans *La Peau de chagrin*. Appliquons-en le principe à *Notre cœur*.

Le résultat ne se fait pas attendre. En argot, les testicules ce sont les « burnes », comme dans l'expression : « tu me casses les burnes ». Michèle de Burne est donc une femme qui a des couilles, n'ayons pas peur des mots. C'est donc le contraire d'une faible femme, elle n'est pas inconsistante. C'est une forte tête, une femme ayant de la personnalité. Son homme – André Mariolle – se prénomme *André*, ce qui veut dire « homme » en grec, et il est de la famille des « mariolles », ce qui lui confère deux fonctions. La première fait référence à ces enfants de Marie entourant une madone et lui rendant un culte exclusif. Rappelez-vous la Zinaïda et son cercle d'admirateurs dans *Premier amour* de Tourgueniev (1860), que Maupassant a démarqué ici puisque Michèle de Burne a rassemblé autour d'elle une cour similaire.

Deuxièmement, les mariolles sont également ces gens qui font les intéressants, alors que ce ne sont finalement que des pantins. Nous sommes proches du thème de « la femme et le(s) pantin(s) ». En vérité, nous en sommes fort proches, puisque le roman espagnol de Pierre Louÿs sera publié huit ans après *Notre cœur*. Avec le Mariolle de *Notre cœur* (1890) et le don Mateo de *La Femme et le pantin* (1898), un thème assez nouveau en est venu à s'imposer dans l'univers culturel, celui de la servitude amoureuse.

En 1890 Krafft-Ebing a forgé deux expressions qui ont fait florès : le masochisme et le sadisme. Puis, en 1892, il a proposé une troisième expression, qui est passée inaperçue, sauf de Freud [1]. C'est la *« geschtlechtliche Hörigkeit »*, sujétion ou servitude sexuelle. Il faut entendre ici le sens fort du terme, car Krafft-Ebing songe à la relation du serf à son maître, au servage. C'est pourquoi le terme de « servitude » semblerait plus approprié en français que « sujétion ». Souvenons-nous du célèbre libelle de La Boétie sur la *servitude volontaire*. Il s'agit exactement de la même chose. Maupassant le souligne à plusieurs reprises, puisqu'il reprend sciemment l'expression de La Boétie (éd. Pocket, pp. 51, 62, 64, 204). Il utilise également d'autres termes tout aussi forts, comme asservissement, esclavage et « domesticité d'amour ».

La thèse de Krafft-Ebing est que la servitude amoureuse et le masochisme se trouvent sur une sorte de continuum, l'un frayant la voie à l'autre. Il se peut que l'expression de Krafft-Ebing soit passablement inappropriée. Si nous convenons de conserver le terme de masochisme pour dénommer une perversion sexuelle, il faudrait réserver l'expression de « servitude amoureuse » pour dénommer une relation sentimentale unissant les partenaires dans un couple. Pas de doute, le cas de Séverin, le héros de *La Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch (1870), correspond à une perversion sexuelle. En revanche, ce serait de l'obscurantisme si l'on assimilait Mariolle ou don Mateo à des masochistes. Leur cas relève de la servitude amoureuse et non pas de la perversion sexuelle.

Il est bien dommage que les spécialistes ne se soient pas penchés sur la servitude amoureuse. Plusieurs romans fin de siècle exploitent cette nouvelle veine, et cette production n'est pas sans intérêt. En sus de *Notre cœur* et de *La Femme et le pantin*, je citerai *La Double maîtresse* de Henri de Régnier (1900) et *Esclave* de Gérard d'Houville (1905), alias Marie de Régnier, son épouse. Ajoutons-y, pourquoi non, *l'Histoire d'O* de Pauline Réage (1954).

Par cet étalage de références apparemment hors sujet j'ai voulu placer des pierres d'attente. Il faudra un jour traiter le thème de la servitude amoureuse. Mais pour satisfaire au moins partiellement votre curiosité ainsi éveillée, sachez que Freud (1921*c*) a donné la solution de ce problème en disant que le Moi a mis l'objet *« à la place de sa partie constitutive la plus importante »* (*OCF*, **16** : 51-52). Cette partie est ce que Lacan désigne comme l'*Urbild* (l'image originaire) du moi, et qui est le Moi-Idéal.

Notre sujet n'est pas la *servitude amoureuse* mais les *conditions d'amour*. Ce qui va nous occuper ce n'est donc pas la psychologie du Mariolle de *Notre cœur* mais la psychologie de sa partenaire Mme de Burne.

Tenons notre cap.

---

[1] FREUD y fait référence en 1918*a* dans « Le tabou de la virginité », pp. 66-67, 73, 78 et 80 ; *SE*, **11** : 193-194, 201, 206, 208, *cf.* aussi *SE*, **23** : 191, et 252-253. Il a tranché le problème en 1921*c*.

II.

La Boîte à Outils

Lignée, généalogie traversière & filon

4 Il me semble que trois distinctions seraient ici utiles à proposer entre : lignées, généalogies traversières, et filons. Les **lignées** rassemblent des œuvres apparentées par le fond et qui se succèdent dans les manuels d'histoire littéraire par cascades. Les **généalogies traversières** retracent les gènes mutants des personnages de fiction qui se détachent sur un horizon trans-culturel. Et les **filons** indiquent la découverte de nouveaux gisements aurifères qui vont constituer pour un certain nombre de *Dichter* des ressources de création.

Les critiques littéraires sont rompus au travail de constitution des lignées. Celles-ci abondent dans tous les manuels et sont généralement pertinentes. Les filons deviennent également un objet familier des études littéraires, surtout lorsque les critiques se sont un tant soit peu frottés aux folkloristes, et qu'ils se sont intéressés aux « motifs » des contes merveilleux.

Le motif de « la femme et le(s) pantin(s) » représente un pareil filon aurifère où un ensemble d'œuvres significatives s'agrège. À cet égard, Maupassant exploite pour *Notre cœur* le même filon que celui que semble avoir découvert l'abbé Prévost lorsqu'il a conçu *L'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* ; et ce filon est ensuite repris par Benjamin Constant pour son *Adolphe*, par Alexandre Dumas fils pour sa *Dame aux Camélias* ; et, après Maupassant, par Pierre Louÿs pour *La Femme et le pantin*, par Henri de Régnier pour *La Double maîtresse*, par Marie de Régnier pour *Esclave*, et par Pauline Réage pour *l'Histoire d'O*...

Il est bien curieux qu'aucun critique ne cite *L'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* comme « modèle » pour *Notre cœur*, sachant pourtant combien Maupassant plaçait haut cette œuvre, au point de lui fournir une préface, et sachant également qu'il a pris la peine de s'y référer expressément, et en termes fort insistants, dans les dernières pages de *Notre cœur* ! (III, 2 ; éd. Pocket, pp. 192-193).

En ce qui concerne toutefois les généalogies traversières, la critique littéraire est encore un peu en retrait. Il y faut cette fois un réel tact clinique. C'est pourquoi ce type de recherches devrait peut-être nous revenir de fait pour quelque temps encore. Constatez le paradoxe : il est tout à fait exact que *L'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* ainsi que *Notre cœur* exploitent le filon dit de « la femme et le(s) pantin(s) » ; et pourtant, Manon Lescaut et Michèle de Burne en tant que personnages n'ont rien de commun, et n'appartiennent pas, mais alors pas du tout, à la même généalogie traversière. C'est peut-être ce paradoxe qui empêche les critiques littéraires de se rendre à cette évidence qu'avec *Notre cœur* Maupassant a tout de même réécrit à sa manière *L'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut*.

Ces précisions faites, revenons à notre problème. Ce ne sont pas les filons qui nous intéressent présentement, mais la généalogie traversière qui relie Fœdora (la femme sans cœur de Balzac) à Michèle de Burne, la femme « au cœur manchot » comme l'énonce si hardiment Maupassant (éd. Pocket, p. 80). Quel est le mystère que celle-ci nous dévoile à propos de celle-là et de toutes leurs consœurs ?

« Liebesbedingungen »

5 Une embûche sur notre chemin : l'anatomie. Les auteurs eux-mêmes se sont complus à ce jeu-là. À les en croire, les femmes seraient des sortes de fusées à plusieurs étages, et le problème de la jouissance féminine se ramènerait à une question d'allumage. Pour la plupart des auteurs, la femme comporterait trois étages : la tête, le cœur, les sens. Chacun de ces étages possédant son amorce propre et s'enflammant séparément. Tout le problème se ramenant donc à une question de transmission : comment communiquer le feu d'un étage à l'autre ?

Chose curieuse, le problème de la sexualité féminine se pose à peu près dans les mêmes termes pour Freud. Mais ce dernier, ignorant sans doute l'anatomie véritable des femmes, s'est raccroché à l'anatomie du manuel de médecine qu'il avait sous la main. Il a ainsi rabattu, avec un cynisme de mauvais aloi, le problème des trois étages sur celui des relations de voisinage entre le clitoris et le vagin. Je le cite [1] :

[1] FREUD : (1905*d*) *Trois traités sur la sexualthéorie*, *GW*, **5** : 122 ; *SE*, **7** : 221 ; trad. franç., éd. Folio, p. 163.

> Le clitoris, quand il est lui-même excité lors de l'acte sexuel finalement consenti, conserve le rôle qui consiste à transmettre cette excitation aux parties féminines voisines, un peu à la façon dont les copeaux de résineux peuvent servir à enflammer le bois plus dur.

Avec quel soin Freud évite l'image de la poudrière ! C'est toujours son tic médical qui triomphe : il lit dans son manuel que le vagin est dépourvu de sensibilité, il conclut qu'il est en bois, sec et dur. Alors que nous savons fort bien que c'est une vraie poudrière ; si l'on ose et si l'on sait y mettre le feu. Maupassant, justement, nous en redonne le mode d'emploi, si d'aventure nous l'avions égaré.

Le texte de Freud que je viens de citer remonte à 1905. Quelques années plus tard il était mieux inspiré lorsqu'il se mit en devoir de traiter de la psychologie de la vie amoureuse. Il eut alors recours à une expression allemande – *Liebesbedingungen* – à laquelle la langue française ne nous offre pas de véritable équivalent. Littéralement, il s'agit des « conditions d'amour » ou des « réquisits d'amour », à entendre en tant que conditions **1/** préalables et **2/** déterminantes pour que l'amour, avec ses deux versants physique et psychique, eût lieu. Et c'est exactement à ce problème, posé en termes semblables, que *Notre cœur* répond si l'on sait bien lire.

Comment lire dans « Notre cœur »

6 Ouvrons le livre de Maupassant et voyons cela d'un peu plus près. L'intrigue de *Notre cœur* est des plus simples. Le *Nouveau Dictionnaire des Œuvres* lui consacre une rubrique malveillante qui dit ceci :

> **NOTRE CŒUR**. – Roman de l'écrivain français Guy de Maupassant (1850-1893), publié en 1890. Évoluent autour d'une Célimène moderne, Michèle de Burne, des personnages incarnant différents types humains : le dilettante, André Mariolle, célibataire assez riche pour vivre à sa guise ; épris de Célimène, qui est pour lui une amie sincère bien qu'incapable d'une passion profonde et spontanée, il demande ce sentiment à une fille du peuple [Élisabeth] dont la simplicité contraste avec le côté alambiqué de la précieuse. Mariolle pourtant demeure sous le charme de celle-ci, notre cœur étant incapable de connaître l'apaisement des artistes : le romancier Gaston de Lamarthe, le musicien Massival, le sculpteur Prédolé. Michèle de Burne, qu'on donne pour une des femmes les plus spirituelles de Paris, se découvre, au contact de cet entourage d'intellectuels, plusieurs « moi » ; elle s'analyse, s'enivre de ses découvertes. Son salon bourdonne de paradoxes, ceux du philosophe Georges de Maltry en particulier qui émet des opinions subversives sur la femme. Chacun de ces désœuvrés cultive sa légende avec soin. Les portraits alternent avec des descriptions de paysages (Mont-Saint-Michel, Normandie, forêt de Fontainebleau). Ici, le style de Maupassant trahit la fatigue. Il s'est défait de cette verve un peu grosse qui se donnait carrière dans les histoires de paysans, de filles et de mariniers. Ses nuances, certes, sont loin d'être sans charme : mais ce n'est guère que le charme propre à toute fleur qui se fane.

Ce qui est dit du style du roman me convient, hormis la malveillance. Et le reste est à peu près bien vu. L'énervement du publiciste se trahit toutefois dans l'invective, Molière à l'appui. La Célimène de Molière n'a pas bonne presse chez les critiques littéraires. Ils oublient seulement que son Alceste est un fou [1]. Michèle de Burne est donc une Célimène moderne, autrement dit une coquette sans cœur. C'est aussi une précieuse, autrement dit : elle est ridicule. Et pourquoi ces investives ? Parce qu'elle est incapable d'une passion profonde et spontanée pour son mariolle ! – Nous non plus, mon cher, nous ne parvenons pas à nous éprendre de passion pour ce Mariolle. Pourquoi le devrait-elle ? Passons !

Nous connaissons maintenant les grandes lignes de l'intrigue. Descendons à quelques détails. Mais voici d'abord une petite remarque adventice. On sait qu'au départ Maupassant avait conçu d'écrire une simple nouvelle, mais que le plaisir qu'il eut de l'écrire le porta à la développer pour lui conférer la dimension d'un roman. Or les nouvelles sont plus proches que le roman de ce qui est pour nous la pathographie d'un « cas ». Et il me semble discerner l'endroit exact où la nouvelle primitive de Maupassant s'est probablement infléchie pour devenir un roman. C'est vers le milieu du chapitre 2 de la II[e] partie, où, après qu'André Mariolle eût dit solennellement à Michèle de Burne *« qu'il lui avait donné sa vie pour toujours, afin qu'elle en fît ce qu'il lui plairait »*, et après qu'il le lui eût répété

[1] La démonstration en a été faite par LACAN (1950) in « Propos sur la causalité psychique ».

« plus longuement, plus ardemment, plus poétiquement , et cela *« en la regardant au fond des yeux »,* nous lisons ceci :

> Quand il se tut, elle lui répondit simplement :
> « Moi aussi, je vous aime bien ! »

Pour nous autres cliniciens la pathographie du « cas » peut s'arrêter en ce point. Comprenez-moi bien : je ne dis pas qu'il faille jeter au feu le reste du livre ! C'est un roman qui se lit avec plaisir presque jusqu'au bout, sans que l'intérêt ne baisse. Seules les vingt dernières pages de l'épisode « Élisabeth » accusent un certain manque de tact et gâchent un peu la fin du roman. Le tic « normand » de l'écrivain y fait une réapparition inopportune. Ce que je veux simplement dire c'est que, si Maupassant avait voulu écrire à la manière de Henry James, par exemple, une *short story*, il aurait pu s'arrêter là. Autrement dit encore, je considère qu'avant ce point – page 100 de l'éd. Pocket – nous avons un exposé de cas, et qu'à partir de ce point nous avons la méditation personnelle de Maupassant, en tant que moraliste, sur le cas.

De là le principe de lecture suivant : jusqu'à la p. 100 nous lisons un « document », et à partir de la p. 100 nous lisons un « commentaire ». Bien entendu, en tant que cliniciens, le document nous intéressera autrement et davantage que le commentaire.

L'architectonique de « Notre cœur »

7Je vais feuilleter rapidement le livre avec vous... Certains ne l'ont pas encore lu, et la rubrique que lui consacre le *Nouveau Dictionnaire des Œuvres* est insuffisante à en donner une idée exacte. L'architectonique de l'ouvrage y est bousculée. Sachez donc qu'il s'agit d'un ouvrage très construit. L'auteur a pourvu lui-même à la segmentation et à l'incrémentation, qui sont les deux opérations préalables à toute lecture compréhensive. Le roman est donc divisé en *Parties*, comportant chacune un certain nombre de *chapitres*. Mais Maupassant s'est abstenu de les pourvoir de titres. Ce dernier travail nous échoit. C'est un travail préalable et nécessaire [1].

L'ouvrage se présente comme un triptyque où le panneau central est deux fois plus étendu que les deux autres. Voici ce que cela donne :

I. – *COMMENT LA MAYONNAISE A PRIS* (23-65)

1. Un salon fin de siècle (23)
2. Elle : de la règle du jeu au grand jeu (45)
3. Lui : la servitude amoureuse (56)

II. – *LE CIEL & L'ENFER* (66-166)

1. Une bonne nouvelle (66)
2. Auteuil (93)
3. Didon & la femme moderne [Épisode musical et philosophique] (107)
4. La différence entre *« à peu près »* et *« tout à fait »* (118)
5. *« Aimer beaucoup, comme c'est aimer peu ! »* (126)
6. Introspection de part & d'autre (140)
7. *« Adieu, Madame. Pardon, merci, pardon. »* [Épisode du sculpteur Prédolé] (153)

III. – *LE PURGATOIRE* (167-211)

1. Fontainebleau (167)
2. Une diversion (187)
3. Janus bifrons (195)

La I^re^ partie peut être subsumée sous le terme d'exposition, car elle est entièrement consacrée à la présentation des ingrédients du problème. C'est pourquoi je l'ai intitulée : « Comment la mayonnaise a pris ». La II^e^ partie s'attarde à nous montrer l'exacerbation des contradictions. En sorte que le problème apparaît comme insoluble. C'est pourquoi je l'ai intitulée : « Le ciel et l'enfer ». La passion amoureuse une fois pleinement satisfaite perdure dans la frustration. Puis vient la III^e^ partie comme une sorte de « dénouement » ou de « leçon de morale », car l'auteur nous y présente une formation de compromis, telle que nous y sommes familiers en clinique chaque fois qu'il y a conflit. Je l'ai intitulée : « Purgatoire », car la solution qu'elle présente est boiteuse et peut même être considérée comme une fuite en avant, un simple sursis.

Nous pouvons même la considérer comme un symptôme, puisqu'il se produit pour Mariolle un clivage entre deux visages de la femme, selon les deux postulations simultanées dont nous a entretenu Baudelaire, une postulation vers le haut et une postula-

[1] *Cf.* AZAR : (1999) « Les deux objets anamorphotiques de la formation actuelle du psychoclinicien », en particulier II§7.

tion vers le bas [1]. Et cela concorde pas mal, je crois, avec la thèse de Freud (1912*d*) sur le rabaissement généralisé de la vie amoureuse.

Il est vrai que le problème qui fournit à Maupassant l'intrigue de son roman ne trouve qu'une solution bancale. Néanmoins, le problème qui nous intéresse, nous, et qui est : « qu'est-ce qui fait craquer les femmes (soi-disant) sans cœur », y trouve chemin faisant une solution pleine et entière.

Voyons laquelle.

III.

La Solution

Les jeux mondains d'une sirène moderne

8 Nous pouvons maintenant feuilleter ensemble le livre en piquant ici et là quelques phrases-clés du récit. De la surface à la profondeur, remontons de l'effet aux causes :

Le premier panneau du triptyque est consacré à l'exposition. Le 1er chapitre offre une vue d'ensemble d'un salon à la mode fin de siècle. Le balayage est neutre car le but est de camper le décor. Les personnages sont présentés à tour de rôle mais en extériorité. Puis les chapitres 2 et 3 nous présentent les deux protagonistes en gros plan, ainsi que les règles du jeu qu'ils vont instituer. Commençons par la femme :

– Elle, c'est un nouveau type de femme, la parisienne moderne (*« Elles sont 50 aujourd'hui »*, p. 45). Ses caractéristiques : **a/** elle est narcissique, **b/** elle est coquette, **c/** elle tient des sirènes (*« Tiens ! une sirène. Elle n'a que ce qui promet. »*, p. 43).

– Son plaisir est de tenir un salon distingué avec un nombre restreint d'habitués, et d'y être adulée. Son intérieur est joliment garni de bibelots, choisis un à un avec un soin extrême. Son boudoir est d'un raffinement consommé : des pots de toute sorte et une grande glace.

– Son jeu favori est celui du cirque. Les hommes qui l'entourent sont des admirateurs (sept assidus, p. 30). Ce sont des gens qui ont un nom ou s'en sont fait un. À tour de rôle, ils sont tombés amoureux d'elle. C'est ce qui s'appelle *« la crise »*. À tour de rôle elle les a apprivoisés sans rien céder. Sucre et fouet. Une dompteuse d'animaux sauvages exhibés dans un cirque. Et pour qui ce jeu est-il institué ? Quel en est le spectateur ? Attendez, vous allez voir.

– Mme de Burne est une jeune veuve. Son expérience du mariage lui a laissé d'horribles cicatrices et elle s'est jurée qu'on ne l'y reprendrait plus (p. 27). C'est une femme qui tient dorénavant à son indépendance. Son rôle de dompteuse lui convient donc à merveille.

– Elle vit à proximité de son père qui la convoite, la couve et la surveille. Il ne faut surtout pas qu'elle se *« compromette »*, lui répète-t-il.

> Son père, M. de Pradon, qui occupait l'appartement au-dessus, lui servait de chaperon et de porte-respect. Vieux galantin, très élégant, spirituel, empressé près d'elle, qu'il traitait plutôt en dame qu'en fille, il présidait les dîners du jeudi, bientôt connus, bientôt cités dans Paris et fort recherchés. (p. 28)

– Voilà qui est clair. Ce n'est pas elle qui en pince pour lui mais lui pour elle. Elle l'utilise comme bouclier contre ses admirateurs, mais en même temps c'est pour lui qu'elle joue à la dompteuse de fauves. Il n'a qu'à bien se tenir lui-même. C'est lui en effet qui lui a flanqué cet abominable mari qui l'a dégoûtée des hommes et de l'amour. Il y a un contentieux entre eux ; il y aura donc des comptes à régler. La notion de représailles pointe le bout de l'oreille.

Le choix d'objet

9 Jusqu'ici nous n'avons fait que suivre ce qu'on appelle l' « exposition ». Maintenant nous allons voir comment l'intrigue va se nouer. Jusqu'ici, tout va bien pour Mme la Sirène. Elle est prudente, elle joue bien au jeu qu'elle a institué, et elle gagne à tous les coups. Les intrigues finissent toutes en queue de poisson. Elle est bien rôdée dans son rôle de sirène. Mais avec André Mariolle quelque chose d'inattendu arrive qui va fausser le jeu. Qu'est-ce qui se passe avec André Mariolle. Et d'abord, pourquoi André Mariolle justement ? C'est le problème qu'en notre jargon nous nommons le choix d'objet. Là-dessus

[1] BAUDELAIRE : *Mon cœur mis à nu*, feuillet 19, (éd. Folio, p. 96).

Maupassant a fourni à peu près toutes les indications nécessaires. Passons-les en revue.

La première, et la plus importante, c'est qu'à la différence de ses autres admirateurs Mariolle est un « raté ». Et de cette première condition il découle un certain nombre de conséquences : **a/** il n'a pas de Nom dont il doive nourrir la légende, **b/** il n'a pas de génie propre pour un art particulier qui puisse l'accaparer au détriment d'elle, **c/** il ne peut donc l'aimer qu'éperdument. Cela n'avait pas pu être le cas pour aucun des autres admirateurs. Voilà la brèche.

Accessoirement : ils appartiennent au même monde et se comprennent à demi-mot. Il est beau, riche, intelligent et indépendant. Il est discret et secret. Et quand il lui écrit des lettres d'amour, c'est bien à elle qu'il s'adresse, et c'est bien de ses propres sentiments à lui qu'il l'entretient. C'est absolument authentique, et cela ne manque pas d'un certain talent de plume.

Evidemment, il en passe par la fameuse « crise », mais cette fois-ci la crise évolue autrement qu'à l'accoutumée. Il est discret, sage, retenu, et il écrit au lieu d'importuner. De part et d'autre le jeu de cirque est faussé. Je ne m'y attarde pas. Relisez le livre. Tout y est dit explicitement...

Quel serait le modèle infantile de cette relation ? Quelle est la nature de cet amour et de cette relation d'objet ? On peut spéculer un peu. On imagine un amour de type maternel. On imagine la relation d'un enfant terrible (Mme de Burne) à sa nounou complaisante (André Mariolle). C'est l'aspect obscur du roman : rien ne nous est dit de l'enfance de l'un et de l'autre. J'y reviendrai... (*cf.* §15)

Comme le jeu de cirque a été faussé, le risque c'est que tôt ou tard l'amour étende son empire, par contagion ou par habitude, en faisant tache d'huile. Effectivement, de complaisance en complaisance, Mme de Burne se trouve engagée sur la pente glissante où Mariolle cherche à l'entraîner en douceur. Mais les qualités de l'objet ne suffisent pas. Suivant Maupassant, l'entraînement de Mme de Burne est dû à deux séries causales. La première est celle du « besoin ». Tenons-la provisoirement en réserve. L'autre est celle des circonstances.

Voyons tout de suite lesquelles.

La certitude de faire le mal

10 Comment évolue cette crise ? Un jour, alors que Mariolle l'attend chez elle, elle arrive porteuse d'une bonne nouvelle : elle a décidé de passer quelques jours à la campagne. C'est tout un scénario qu'elle a monté dans sa tête. Scénario au sens technique de fantasme.

Au départ, l'idée est celle de son père. Comme il juge qu'elle se compromet un peu par ses complaisances envers Mariolle, il souhaite qu'elle s'éloigne quelque temps de Paris pour passer dix ou douze jours à Avranches en famille chez son oncle.

Et elle, sachant qu'Avranches est tout près du Mont-Saint-Michel, propose à Mariolle ceci (p. 67) :

> – Eh bien ! vous aurez vendredi prochain l'inspiration d'aller voir cette merveille. Vous vous arrêterez à Avranches, vous vous promènerez, samedi soir, par exemple, au coucher du soleil dans le jardin public, d'où l'on domine la baie. Nous nous rencontrerons par hasard. Papa fera une tête, mais je m'en moque. J'organiserai une partie pour aller tous ensemble avec la famille, le lendemain, à l'abbaye. Montrez de l'enthousiasme, et soyez charmant, comme vous savez l'être quand vous voulez. Faites la conquête de ma tante et invitez-nous tous à dîner à l'auberge où nous descendrons. On y couchera et nous ne nous quitterons ainsi que le lendemain.

Qui résisterait, je ne dis pas à un pareil projet, mais à une femme aussi charmante, au chant de cette sirène ? Le montage fantasmatique est de la dernière précision. Je suppose que Stoller aurait eu tout lieu d'en être enchanté, d'autant plus que le désir de nuire à quelqu'un nous est nettement exposé. C'est la thèse de Stoller que l'excitation sexuelle est stimulée par le désir de nuire à l'objet.

Les idées de Stoller ont un peu évolué sur ce sujet. Il a commencé par penser que le désir de nuire à l'objet était le propre de la perversion. Puis il s'est rendu compte que le désir de nuire à l'objet survient couramment dans les relations amoureuses. Le cas qui nous occupe offre une variante, puisque le désir de nuire n'a pas le partenaire pour cible principale. Il s'agit de la modalité repérée par Freud (1910*h*) sous la dénomination du « tiers lésé » *(Geschädigten Dritten)*. En outre, la cible est ici l'imago du père, comme pour

« Belle » le cas princeps de Stoller (1979). Et on peut se demander s'il ne s'agit pas d'une constante.

Mon expérience clinique penche en faveur d'une thèse à la fois plus souple et plus radicale que celle de Stoller. Premièrement, le désir de nuire me semble toujours présent dans l'excitation sexuelle. Cela n'est pas très original. Baudelaire a eu l'occasion de le dire vigoureusement dans l'une de ses fusées [1] :

> Moi, je dis : la volupté unique et suprême de l'amour [consiste] gît dans la certitude de faire le mal. – Et l'homme et la femme savent [alors] de naissance que dans le mal [on trouve t] se trouve toute volupté.

Deuxièmement, le désir de nuire me semble se partager en proportions fluctuantes selon les cas d'espèces entre le(s) partenaire(s) et diverses imagos qui leur font toujours cortège. Faut-il rappeler à cet égard le décret de Freud du 1er août 1899 [2] :

> *Ich gewöhne mich auch, jeden sexuellen Akt als einen Vorgang zwischen vier Individuen aufzufassen.*
> Je m'habitue à considérer chaque acte sexuel comme un processus engageant quatre personnes.

Troisièmement, il me semble qu'à un moment donné, au déduit amoureux, les partenaires sont emportés par une lame de fond de dépersonnalisation. Les imagos se brouillent et se confondent dans un sentiment enveloppant, de sorte que « faire le mal » devient un verbe intransitif...

Que Maupassant nous ait décrit dans le plus grand détail le scénario fantasmatique de Mme de Burne, qu'il ait si bien mis en relief le désir de nuire à quelqu'un, justifie amplement le curieux titre de l'ouvrage de Pierre Bayard (1994) : *Maupassant, juste avant Freud*. Voici comment cet ouvrage est annoncé au catalogue des éd. de Minuit :

> Que serait-il arrivé si Freud, en élaborant la psychanalyse, avait tenu compte de l'œuvre de Maupassant, son contemporain ? Sa théorie n'aurait-elle pas été marquée davantage par le modèle de la psychose ? N'aurait-il pas été conduit à porter un intérêt plus grand à la question de l'identité, au détriment de celle de la sexualité ?

Évidemment, ce n'est nullement pour répondre à ces questions que j'ai cité cette annonce. Les questions sont à la fois oiseuses et passionnantes. Ce que je voudrais seulement dire c'est que l'apport de Maupassant en ce qui concerne la sexualité est extrêmement précieux, et qu'il est sous-évalué, même par ceux qui lui veulent du bien.

En ce qui concerne le désir de nuire et sa cible principale – le père – Maupassant n'a rien voulu nous laisser ignorer. Dans l'exécution du projet de Mme de Burne il a placé trois pages éclairées d'un rayon de lune épanouie en plein ciel que je vous laisserai découvrir par vous-mêmes (pp. 76-78).

La promenade de goélands

11 À la modalité du tiers lésé, Maupassant ajoute d'autres conditions d'amour qui nous sont détaillées avec soin. On pourrait les regrouper sous la dénomination de la symbolique du « sommet ».

On est sur le Mont, on a déjeuné tard et, en quittant la table, on est allé visiter le monument en prenant par les remparts. On est alors en plein ciel sur des chemins escarpés. Puis c'est le cloître, et puis l'on arrive au *« chemin des fous »*, *« un vertigineux sentier de granit qui circule sans parapet presque au faîte de la dernière tour »* (p. 89). Il est défendu de s'y engager. On graisse la patte au guide, et la promenade se poursuit.

Mariolle a été un grand voyageur, il est là tout à fait à son affaire. Michèle de Burne a affaire à un homme viril. Il lui donne le bras, et elle se sent en sécurité. Il la porte presque, et elle se dit : « Vraiment, c'est un homme ». Maupassant appelle cela la promenade de goélands.

La nuit même, à l'auberge, alors qu'il ne l'attendait pas, elle vient dans sa chambre et se donne à lui.

Énumérons les thèmes : danger, interdit, transgression, virilité, force, protection. Ajoutons encore les thèmes du secret et de la clandestinité (repérés par Stoller). Et puis encore n'oublions pas que les initiatives reviennent à la femme. On ne peut s'empêcher d'imaginer chez Mme de Burne un fantasme de dernière heure : Hercule aux pieds d'Omphale...

Réfléchissons maintenant un peu. Nous constatons qu'il y a une évolution : il y a un « avant » le

[1] BAUDELAIRE : *Fusées*, feuillet 3, (éd. Folio, p. 68).
[2] FREUD : *Briefe an Wilhelm Fliess*, lettre n° 208 de l'édition allemande intégrale, p. 400. (Lettre n° 114 de l'ancienne éd.).

Mont-Saint-Michel et un « après ». Le culte de la madone était institué pour le père. Les admirateurs, réduits à la servitude, ce ne sont que des « petits pères ». Mais l'amant est choisi contre le père.

Après le Mont-Saint-Michel, le père passe à la trappe et on n'entend plus parler de lui. Mme de Burne lui a réglé son compte. Elle a tordu le cou à notre sacro-saint « complexe d'Œdipe ». Maupassant est plus clairvoyant que les psys. Il met carrément les pieds dans le plat et montre non pas le désir de la fille pour le père, mais l'inverse, celui du père pour la fille.

Mais si le père passe à la trappe, l'excitation sexuelle le suit et s'affaisse. Pour Mme de Burne, le désir de nuire semble un piment nécessaire à l'accomplissement de l'acte sexuel. C'est cela qui explique en bonne partie la « panne » qu'elle va éprouver par la suite. En effet, de retour à Paris, Mariolle aménage à Auteuil un nid d'amour. Mais Auteuil n'est pas le Mont-Saint-Michel. Les conditions d'amour qui s'étaient trouvées réunies au Mont-Saint-Michel manquent presque toutes à Auteuil. Aussi, à chaque fois que Mme de Burne ira y rejoindre son amant, elle se rendra compte qu'elle s'était dans l'intervalle davantage « refroidie ».

Pour Mariolle, après le ciel c'est l'enfer. Il décide de rompre et de s'éloigner. Il ne va pas bien loin : à Fontainebleau ; et il finit dans les bras de sa servante.

De la cristallisation & de la surestimation

12 À suivre le fil du récit, ne perdons pas pour autant le fil de nos investigations. Il s'agit de comprendre ces femmes réputées sans tempérament, froides. Nous venons de savoir en quelles circonstances elles finissent par craquer. Reste à savoir pourquoi elles manquent de tempérament, de sorte qu'il leur faut des conditions d'amour difficiles à réunir en temps normal. Balzac et Maupassant en savaient long en la matière. Le tout est d'avoir le mode d'emploi pour lire leurs romans.

Fœdora et Michèle de Burne sont des femmes lucides, des femmes de tête, des raisonneuses et des calculatrices. La belle affaire me direz-vous. Et puis après ? N'allons pas si vite, vous répondrai-je, car là est toute la question. Je vais appeler Stendhal à la rescousse. Il est l'auteur de l'ouvrage le plus riche qui ait jamais encore été écrit sur l'amour. Et la modalité d'écriture de cet ouvrage – ce que je nomme *le style* [1] – est d'une originalité et d'une modernité remarquables. Pourquoi les littéraires tout comme les spécialistes négligent cet ouvrage ? c'est pour moi un mystère. Je pense qu'il doit faire partie de l'équipement de base du psychoclinicien, sinon de « l'honnête homme ».

C'est là que Stendhal nous apporte son grain de sel, avec son rameau tiré des mines de Salzbourg. C'est Stendhal en effet qui détient la solution du problème avec sa notion de « cristallisation ». *De l'Amour*, publié en 1822, comporte deux parties. Dans la première, Stendhal nous présente un point de vue phénoménologique enserré finement en une armature théorique déliée, et, dans la seconde, il nous promène à travers l'espace et le temps. C'est dès le début du livre qu'il utilise la notion de « cristallisation » comme allant de soi. Mais il s'est rendu compte qu'on ne l'a pas tellement compris. C'est pourquoi il rédigea en 1825 un beau morceau de littérature – une quasi nouvelle – pour s'expliquer. Ce morceau intitulé « Le rameau de Salzbourg » ne fut publié que parmi les appendices de l'édition posthume du livre, lequel avait fait un flop éditorial. Voici le célèbre début de ce morceau :

> Aux mines de sel de Hallein, près de Salzbourg, les mineurs jettent dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver ; deux ou trois mois après, par l'effet des eaux chargées de parties salines, qui humectent ce rameau et ensuite le laissent à sec en se retirant, ils le trouvent tout couvert de cristallisations brillantes. Les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont incrustées d'une infinité de petits cristaux mobiles et éblouissants. On ne peut plus reconnaître le rameau primitif ; c'est un petit jouet d'enfant très joli à voir.

Vous l'avez compris : le travail psychique qui se fait dans l'esprit des amants à propos de leur choix d'objet est, suivant Stendhal, de même type.

Or, il y a des femmes qui – pour une raison ou pour une autre – n'arrivent pas à faire de cristallisation autour d'un homme. Aucun homme ne parvient à les faire rêver. Une voix intérieure glapit : *« Attention ! ne perds pas la tête »*, ou c'est bel et bien

[1] *Cf.* AZAR : (2000*a*) « Le style d'Emily Brontë », §3.

comme ici la voix parentale qui retentit : *« Attention ! tu vas te compromettre »*. Ces femmes conservent un regard froid et un jugement droit, – unilatéralement. Elles ne voient en chacun que ses « défauts ». Dans ces conditions, pas de cristallisation possible. Or, sans cristallisation, impossible de s'enflammer. Balzac à propos de Fœdora et Maupassant à propos de Michèle de Burne, se sont évertués à nous décrire chez leurs héroïnes ce trait de caractère. Mais, comme je l'ai dit, Maupassant a travaillé d'après Balzac, il lui a repris le personnage, ses traits de caractère, son contexte, et même des situations particulières dans l'agencement de l'intrigue.

Puisque nous avons *Notre cœur* sous la main, je renvoie à la longue introspection qui se trouve placée sous le rayon de lune épanouie, à la suite de la scène déjà évoquée entre Michèle de Burne et son père (II^e^ Partie, chap. 1^er^). Il y a là cinq pages joliment tournées (pp. 79-83). Voici deux passages surlignés : *« ...elle voyait trop clair peut-être »* (p. 79), « *...elle résistait trop, elle raisonnait trop, elle combattait trop le charme des gens »* (p. 83).

On peut faire un pas de plus et dire que l'amour suit la cristallisation comme son ombre : si elle augmente, il croît ; si elle diminue, il s'amenuise ; si elle s'arrête, il s'éteint ; et si elle reprend, il renaît.

Revenons à la femme et à la cristallisation. Dans le vocabulaire de la psychanalyse, la cristallisation se traduit par « surestimation de l'objet sexuel » *(Überschätzung des Sexualobjektes)*. La notion en est introduite dès la première édition des *3TTS* [1]. Or, selon Freud, les femmes seraient en général peu portées à la surestimation de l'objet sexuel, aussi peu qu'elles sont portées au « rabaissement » de l'objet :

> On ne trouve guère trace chez la femme d'un besoin de rabaissement de l'objet sexuel ; c'est sans aucun doute en corrélation avec cela qu'en règle générale elle n'arrive pas non plus à quelque chose qui ressemble à ce qu'est chez l'homme la surestimation sexuelle. [2]

Nous sommes en 1912. Par la suite, les idées de Freud ont évolué et son appareil conceptuel s'est enrichi. En particulier, il a introduit la notion de *« Penisneid »* – l'envie du pénis – et lui a conféré un rôle de plus en plus central, jusqu'à en faire l'axe de révolution de la sexualité féminine. Consultez là-dessus la rubrique afférente du *Vocabulaire de psychanalyse*, elle est absolument parfaite (pp. 136-138).

Il n'est pas nécessaire de verser dans l'excès où Freud a donné en faisant du complexe de castration de la femme le roc irréductible contre lequel l'instrument analytique s'ébrèche. Mais il me semble qu'au regard de la clinique, les femmes dites sans cœur, à l'exemple de la comtesse Fœdora et de Mme de Burne, présentent des traits de caractère où la revendication phallique est manifeste, et peut facilement être retracée vers sa source principale : l'envie du pénis.

Chez toutes on remarque les trois particularités suivantes : **a/** un ressentiment envers la mère, responsable d'avoir mal pourvu sa fille, **b/** une dépréciation de la mère, apparaissant elle-même comme châtrée, et **c/** une cruelle déception à l'endroit du père, qui n'a pas pu accorder la compensation espérée. Les romanciers, travaillant par symboles, refusent à ces femmes la maternité, ce qui est une simplification des choses, car la revendication phallique s'accommode fort bien de la maternité. Maupassant – encore lui – a su aborder ce problème sans esprit de réduction outrée. Il l'a fait dans une de ses nouvelles à juste titre célèbre : « L'Inutile beauté », contemporaine de *Notre cœur*, et dont on trouve des extraits dans l'éd. Pocket que nous utilisons (pp. 251-261).

Ainsi, notre boîte à outils s'est-elle enrichie d'un nouvel instrument conceptuel. Aux formules freudiennes concernant les conditions d'amour on peut ajouter la suivante : moins on s'adonne à la surestimation de l'objet et plus on attache d'importance aux conditions concrètes du déroulement scénographique du fantasme.

Voici encore quelques remarques accessoires de psychologie différentielle qui me viennent à l'esprit :

– Les conditions de réalisation du fantasme masturbatoire des femmes sont difficiles à remplir, alors qu'en général les hommes se contentent des conditions courantes.

---

[1] FREUD : (1905*d*) *Trois Traités sur la sexualthéorie*, *GW*, **5** : 49-50 ; *SE*, **7** : 150-151 ; trad. franç., éd. Folio, pp. 58-59.

[2] FREUD : (1912*d*) « Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse », *GW*, **8** : 86 ; *SE*, **11** : 186 ; *OCF*, **11** : 137.

– Les femmes préfèrent renoncer au déduit amoureux si les conditions ne sont pas convenables, alors que la plupart des hommes s'accommodent en général des conditions qui se présentent. Elles, elles sont plutôt élitistes, et eux généralement opportunistes.

– Les hommes ne veulent rater aucune occasion, les femmes ne veulent surtout pas être une occasion.

Les deux portails

13 En alchimie, deux voies mènent au *Grand Œuvre*, une longue et une courte, l'une humide, l'autre sèche. La surestimation et les *Libesbedingungen* ne se distinguent nullement à cet égard : elles peuvent être longues ou courtes, humides ou sèches. Elles forment ce que Freud dénomme une *« série complémentaire »*, c'est-à-dire qu'elles sont dans une relation proportionnelle inverse [1]. Elles donnent un accès direct à notre cœur. Par elles on y entre par la grande porte. Elles sont en quelque sorte les deux battants du grand portail.

Cependant, il se trouve que l'entrée principale n'est point le seul accès à notre cœur. Il existe une voie détournée, une porte dérobée, ou une porte de service. La grande porte et ses deux battants sont décrits un peu partout dans la littérature mondiale. L'autre porte est demeurée, me semble-t-il, à peu près ignorée jusqu'à Maupassant. Car la grande originalité de Maupassant dans *Notre cœur* est – à mes yeux du moins – de nous avoir décrit avec doigté et délicatesse cette porte de service. Vous vous souvenez de la pierre d'attente que nous avons posée (§9, à la fin). Le moment est venu de l'utiliser. Il s'agit du *« besoin »*. C'est le terme utilisé par Maupassant, et il me paraît approprié.

Comme nous l'avons vu, chez Mme de Burne la cristallisation est entravée, et il faut des conditions d'amour assez draconiennes pour enflammer ses sens. Dans les termes courants, on dit qu'elle n'aime pas André Mariolle d'amour. Fort bien. Cependant, elle lui est très attachée ! Cet aspect du problème est tout aussi fondamental que l'autre.

Par notre tournure d'esprit – obsédés que nous sommes par la consommation sexuelle – nous avons tendance à sous-évaluer cet attachement. Mariolle manifeste lui-même ce travers. Et pourtant, l'attachement que lui porte Mme de Burne est singulièrement fort. Comme l'amour, il est électif, et, comme l'amour, il est vital. Qu'est-ce donc ? La question mérite d'être posée, et cela d'autant plus que Maupassant a pris grand soin d'y répondre en un certain nombre de passages tout à fait caractéristiques. Comme il est suffisamment explicite, je me contenterai de citer le premier passage, – un morceau d'introspection écrit en style indirect libre [2]. Il est évidemment essentiel, mais les autres passages ne le lui cèdent en rien en intérêt [3] :

> Jusqu'ici, dans tous les cœurs troublés par elle, elle avait pressenti, malgré la vanité de sa coquetterie, des préoccupations étrangères ; elle n'y régnait pas seule ; elle y trouvait, elle y voyait des soucis puissants qui ne la touchaient point. Jalouse de la musique avec Massival, de la littérature avec Lamarthe, et toujours de quelque chose, mécontente des demi-succès qu'elle obtenait, impuissante à tout chasser devant elle dans ces âmes d'hommes ambitieux, d'hommes en renom et d'artistes pour qui la profession est une maîtresse dont rien ni personne ne peut les détacher, elle en rencontrait un pour la première fois à qui elle était tout. Il le lui jurait au moins. Seul, le gros Fresnel l'aimait autant, assurément. Mais c'était le gros Fresnel. Elle devinait que jamais personne n'avait été possédé par elle de cette façon ; et sa reconnaissance égoïste pour le garçon qui lui donnait ce triomphe prenait des allures de tendresse. Elle avait besoin de lui maintenant, besoin de sa présence, besoin de son regard, besoin de son asservissement, besoin de cette domesticité d'amour.

André Mariolle s'est insinué en Michèle de Burne par le « besoin ». C'est ce que j'ai dénommé la porte de service, puisque, comme on le constate, c'est de services qu'il s'agit. Topographiquement parlant, la grande porte donne accès au salon mondain et la porte de service au boudoir (ou au cabinet de toilette). On peut le vérifier aussi bien pour Michèle de Burne que pour la comtesse Fœdora de *La Peau de chagrin*.

---

[1] FREUD : (1916-1917) *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, *cf.* la 23e conférence, *GW*, **11** : 376 ; *SE*, **16** : 362 ; nouvelle trad. franç., Gallimard, p. 460 ; *OCF*, **15** : 360 et 375.

[2] MAUPASSANT : (1890) *Notre cœur*, Ire Partie, chap. 3, vers la fin, (éd. Pocket, p. 64).

[3] *Ibidem*, pp. 82 (II,1), 123 (II,4), 129 (II,5), et 206 (III,3).

Fort bien. Le problème est maintenant de rattacher cette pièce à nos conceptions métapsychologiques. Et je fais l'hypothèse que l'aveuglement où les psychocliniciens se trouvent vis-à-vis de l'attachement dont il s'agit est dû principalement à la difficulté de lui trouver une place dans notre paradigme. Et pourtant, sa place y est réservée dès l'aube des recherches freudiennes.

Le statut de la tendresse

14 En effet, dès *l'Entwurf* (1895) Freud n'a cessé d'utiliser la notion de *Hilflosigkeit*, ou état de détresse ou de désaide, où se trouve le nouveau-né du fait de sa pré-maturation. Une excellente rubrique lui est consacrée dans le *Vocabulaire de psychanalyse* (pp. 122-123) [1]. Cela nous reporte à la première *Triebelehre* où Freud distinguait les pulsions sexuelles des instincts d'auto-conservation.

Un préjugé courant attribue notre nature animale à nos pulsions sexuelles. Rien ne saurait être plus éloigné de la vérité, car notre psycho-sexualité n'a pas grand chose à voir avec le règne animal. En revanche, c'est bien par les instincts d'auto-conservation que le monde humain est attenant au règne animal. Hélas, du fait de notre prématuration à la naissance, notre équipement instinctuel est partiellement hors service. Nous avons besoin d'être aidés. Rares sont les psychocliniciens à prendre en compte ce point de départ qui fait partie de ce que le Pr Laplanche dénomme notre situation anthropologique fondamentale, à partir de laquelle il a édifié avec méthode et rigueur de *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Quelle en est la conséquence ? Je ne veux pas abuser des citations, une seule phrase suffira : *« La sexualité, énonçons-nous, vient vicarier une auto-conservation partiellement défaillante chez l'homme »* (p. 62).

C'est ce cadre général qui sert de point d'attache au « besoin » que Maupassant nous décrit très finement comme étant ce qui unit si intimement et si vitalement Michèle de Burne à André Mariolle. Nous nous aventurons sur les pas de Maupassant dans un territoire obscur de la psychologie amoureuse. Nous avançons certes à tâtons, mais un filet de lumière nous guide. Faisons un pas de plus : au regard des types de choix d'objet énumérés par Freud (1914*c*) où placer celui de Michèle de Burne ?

Suivant Freud [2], le choix d'objet comporte deux types. Dans le *type narcissique*, on aime : *(1a)* ce que l'on est soi-même, *(1b)* ce que l'on a été soi-même, *(1c)* ce que l'on voudrait être soi-même, ou *(1d)* la personne qui a été une partie du propre soi. Dans le *type par étayage*, on aime : *(2a)* la femme qui nourrit, *(2b)* l'homme qui protège [3]. Il n'y a pas de doute que Michèle de Burne ne soit une femme narcissique ; quant à son choix d'objet (Mariolle), il appartient au type par étayage. Elle, chez qui la surestimation sexuelle est bloquée, et doit être palliée par des *conditions* d'amour laborieuses, elle s'attache à l'amour *inconditionnel* de Mariolle.

Quelle est la nature de cet attachement amoureux ? Pour Stendhal [4], il y a quatre amours différents : l'amour-passion, l'amour-goût, l'amour physique, et l'amour de vanité. Il semble que celui de Michèle de Burne soit d'une cinquième sorte. Comment le dénommer ? Relisons ce que nous en dit Maupassant (p. 82, déjà citée) : *« ...et sa reconnaissance égoïste pour le garçon qui lui donnait ce triomphe prenait des allures de tendresse »*. Si l'on prend en compte la première partie de cet énoncé, il s'agirait d'une espèce d'amour de vanité, mais si c'est la chute de la phrase qui nous arrête, on le nommera : amour-tendresse.

Pour nous aider à définir le statut exact des « allures de tendresse » qu'éprouve Michèle de Burne envers André Mariolle, je crois que le témoignage de Chateaubriand à propos de sa nounou est décisif. Je l'ai souvent cité [5], le voici à nouveau :

> Mon premier penchant ne fut pas bien noble ; ce ne fut point ma famille qui l'obtint. Ceci pourra faire faire des réflexions aux pères et mères ; j'aimai avec fureur

[1] *Cf.* également la terminologie raisonnée du Pr Laplanche in BOURGUIGNON *& alii* : (1989) *Traduire Freud*, pp. 94-95.

[2] FREUD : (1914*c*) « Pour introduire le narcissisme », *GW*, **10** : 156-157 ; *SE*, **14** : 90 ; *OCF*, **14** : 233 ; trad. franç., p. 95.

[3] On n'a pas assez remarqué que le type narcissique est au neutre, alors que le type par étayage comporte une distinction de genre, – qui ne me paraît pas s'imposer.

[4] STENDHAL : (1922) *De l'Amour*, livre Ier, chap. Ier.

[5] *Cf.* AZAR *&* Co. : (2000*b*) « La récapitulation des thèses de *Sexualtheorie* de Freud », p. 44. – CHATEAUBRIAND : (1817) *Mémoires de ma vie*, Paris, Livre de Poche n°9691, 1994, pp. 66-67.

> celle qui prit soin de moi. C'était une bonne fille appelée La Villeneuve dont j'écris le nom ici avec un mouvement de reconnaissance et les larmes aux yeux. La Villeneuve était une espèce de surintendante de la maison, tantôt bonne d'enfants, tantôt à l'office, tantôt à la cuisine, me portant partout dans ses bras, me donnant à la dérobée tout ce qu'elle pouvait trouver, essuyant mes pleurs, m'embrassant, me jetant dans un coin, me reprenant, et marmottant toujours : C'est celui-là qui ne sera pas fier, qui a un bon cœur, qui aime les pauvres gens ; tiens, petit garçon. Et elle me bourrait de vin et de sucre. Je ne pouvais quitter cette femme ; je poussais des cris aigus quand il fallait m'en séparer. Ayant été une fois renvoyée par ma mère, on fut obligé de la faire revenir ; ou je serais mort. Je restai pâmé de douleur une journée entière, refusant toute nourriture. En me rappelant la violence de mon chagrin, je vois que les enfants sont capables d'aimer plus fortement qu'on ne pense.

Je voudrais souligner la phrase suivante : *« C'était une bonne fille appelée La Villeneuve dont j'écris le nom ici avec un mouvement de reconnaissance et les larmes aux yeux ».* Mettons en regard les termes respectifs utilisés par Chateaubriand et par Maupassant :

Chateaubriand	*Maupassant*
mouvement de reconnaissance	reconnaissance égoïste
les larmes aux yeux	allures de tendresse

La reconnaissance dont il s'agit est ici une reconnaissance égoïste, se rapportant à la satisfaction d'un besoin. C'est une dette que l'on monnaye en tendresse. Quand ? Plus tard ! La nounou qui aime inconditionnellement, ne récolte pas tout de suite son dû. L'amour de la nounou est une traite tirée sur l'avenir. Et alors c'est quelqu'un d'autre que la nounou qui récoltera son dû : un Mariolle par exemple. Sur le moment, on sait comment les nounous sont traitées par les enfants terribles : on leur tire les cheveux, on les frappe, on les mord... C'est à cinquante ans que Chateaubriand écrit *Mémoires de ma vie*, donc à cinquante ans qu'il a les larmes aux yeux. Sur le moment, c'était de la frénésie, c'était une question de vie ou de mort ; c'est seulement après coup, bien après, que la tendresse survient. Et dans l'entre-deux il y a eu vicariance de l'auto-conservatif par de la psychosexualité.

Le statut de la tendresse n'est pas épuisé par ces brèves remarques. Il faudra y revenir assurément.

IV.

Conclusion

Le fantasturbaire

15 Le moment de conclure ce cycle sur les *Préréquisits de l'amour* est arrivé.

On ne peut pas dire que les recherches de psychologie amoureuse avancent à grands pas. Les Anciens n'en savaient pas grand-chose, et, parmi les Modernes, Freud demeure l'un des rares à avoir pu effectuer une ou deux percées, demeurées pour ainsi dire sans lendemain.

La notion de *« surestimation »* est l'une d'elles, mais, comme on l'a vu, elle ne fait que reprendre – probablement à l'insu de Freud – la notion stendhalienne de *« cristallisation »*. En revanche, la notion de *« Liebesbedingungen »* ou « conditions d'amour », lui est propre, et il en a montré la fertilité en trois essais précieux (FREUD, 1910*h*, 1912*d*, 1918*a*).

C'est dans ce cadre qu'il faut placer nos propres contributions, voici comment.

Les réquisits d'amour devraient être scindés me semble-t-il en deux ensembles constituant une *« série complémentaire »*. Au premier ensemble appartient la surestimation, et cet ensemble est celui du choix d'objet, et le choix d'objet est l'un des trois constituants autonomes de la sexualité humaine, – les deux autres étant les régimes libidinaux et la fonction de reproduction (AZAR, 2002*a*).

L'autre ensemble des préréquisits d'amour est celui que Freud dénomme proprement *« Libesbedingungen »*. Il est régit par le fantasturbaire.

Par fantasturbaire j'entends le fantasme masturbatoire pubertaire. Cet « objet » de recherche n'est pas entièrement de mon invention. Sa généalogie est facile à retracer. On trouve par exemple chez Stoller (1979) la notion de scénario érotique et chez Laufer & Laufer (1984) la notion de fantasme masturbatoire central. Je laisse pour une autre fois la discussion des thèses avancées par ces auteurs. Je ne les cite aujourd'hui que pour mémoire, afin de signaler leur existence, et dire que leurs travaux, aussi passionnants

soient-ils, suscitent chez moi quelques réserves. Il m'importe plus quant à présent de préciser que ma conception du fantasturbaire prend appui sur trois thèses avancées par Freud dans ses *Trois Traités sur la Sexualtheorie* :

1/ La première est l'idée de soudure. C'est une idée extrêmement importante à mes yeux. Comme elle ne fait pas partie du vocabulaire officiel de la psychanalyse, et qu'elle n'a jamais été repérée comme concept en tant que tel, il faut se résoudre à dire qu'elle fait partie de la terminologie officieuse de Freud. Il faudra bien un jour recueillir cette partie occulte de la pensée de Freud, qui s'étend de jour en jour davantage, et qui est sans aucun doute un germe de renouvellement pour la clinique. Voici quelques exemples : après-coup *(nachträglich)*, désaide *(Hilflosigkeit)*, en-deux-temps *(zweizeitig)*, étayage *(Anlehnung)*, marginal *(neben-)*, surmontement *(Überwindung)*, etc. Et maintenant nous y ajoutons : nœud *(Verknüpfung)* et soudure *(Verlötung)*.

La notion de soudure est avancée dès 1905*d* dans la 1ère éd. des *Trois Traités sur la Sexualthéorie*, vers le début du *1er Traité*. Voici le passage en question (éd. Folio, p. 54 ; *GW*, **5** : 46-47) :

> Il nous paraît que nous nous représentions le nœud *(Verknüpfung)* entre la pulsion sexuelle et l'objet sexuel comme plus intime *(innige)* qu'en fait il ne l'est. L'expérience des cas considérés comme anormaux nous apprend qu'il existe dans ces cas une soudure *(Verlötung)* entre pulsion sexuelle et objet sexuel, que nous risquons de ne pas voir en raison de l'uniformité de la conformation normale, dans laquelle la pulsion semble porter en elle l'objet.

Le problème du nouage de la pulsion et de l'objet est un problème essentiel. Or la première découverte de Freud a été que ce nœud n'est pas un lien naturel et ne manque pas d'arbitraire. Et lorsqu'il avance la notion de soudure, je comprends qu'il veut souligner l'idée de discontinuité, voire de violence. Et l'image est suffisamment explicite pour nous porter à y associer l'idée d'une élévation de température propre à produire la fusion. On verra tout à l'heure qu'on ne se trompe pas à le présumer ainsi : ce sera mon troisième point d'appui.

2/ Le deuxième point d'appui se rapporte aux fantasmes de l'adolescence tels qu'ils sont énoncés dans une longue note additive aux *3TTS* datant de la 4e éd., soit de 1920, date combien tardive. Freud y indique que les fantasmes « originaires » de même que le complexe d'Œdipe se constituent à la puberté. Et cette thèse n'est pas une nouveauté à cette date, puisqu'elle trouve son étayage clinique dans une longue étude très circonstanciée publiée en 1899*a* et intitulée : « Des souvenirs-couverture ».

On considère que cette thèse qui consiste à attribuer les fantasmes originaires à l'activité fantasmatique propre de l'adolescence tout comme le complexe d'Œdipe n'a pas été maintenue, Freud l'ayant par la suite reculée vers la grande enfance et Melanie Klein vers la petite enfance. Néanmoins, Freud n'a jamais amendé son texte, et cette note subsiste telle quelle dans l'édition définitive des *3TTS*.

De toute façon, ici il ne s'agit nullement pour moi d'exégèse et d'orthodoxie freudiennes. Je livre mes points d'appui. Je considère d'ailleurs que l'admirable exposé clinique de 1899*a* sur les souvenirs-couverture est décisif, et les curseurs spéculatifs sur des lignes imaginaires me laissent froid. À cette occasion, avancer à reculons ne vaut rien.

3/ Le troisième point d'appui se trouve également dans les *3TTS* vers la fin du volume, dans la *Récapitulation* (éd. Folio, p. 185 ; *GW*, **5** : 136-137). Freud y présente une notion rébarbative que nous avons eu naguère l'occasion de commenter :

> Ajoutons, pour finir, qu'au cours de la période transitoire de la puberté, les processus de développement somatiques et psychiques évoluent pendant un laps de temps sans être noués, en marge l'un de l'autre *(eine Weile unverknüpft nebeneinlander hergehen)*, jusqu'à ce que l'irruption d'une motion amoureuse psychique intense *(Durchbruch einer intensiven seelischen Liebesregung)*, causant l'innervation des parties génitales, établisse l'unité normalement requise de la fonction amoureuse. [1]

Il est bien évident que l'irruption de cette motion amoureuse psychique intense répond pour ainsi dire contrapuntiquement à la notion de soudure que

[1] *Cf.* AZAR & Co. : (2000*b*) « La récapitulation des thèses de *Sexualtheorie* de Freud », pp. 47-48.

j'ai déjà présentée. Ce sont sans doute là des expressions imagées à défaut de véritables concepts et de déductions en règle. Mais il faut faire avec.

L'expression de Freud est rébarbative à souhait. Il y a apparence, toutefois, que cette irruption d'une motion amoureuse psychique intense désigne ce qu'on nomme vulgairement un « coup de foudre ». Or le coup de foudre n'est que la partie visible de l'iceberg. La partie immergée est justement le fantasturbaire.

– Qu'est-ce donc que le fantasturbaire ? En un mot, c'est le creuset où s'accomplit durant l'adolescence la soudure entre le choix d'objet, la fonction de reproduction et les régimes libidinaux [1]. ▣

Références

AZAR, Amine

1993 « Émergence et accueil fin de siècle du sadisme et du masochisme », in *Psychanalyse à l'Université*, 1993, tome XVIII, n° 69, pp. 37-67.

1999 « Les deux objets anamorphotiques de la formation actuelle du psychoclinicien : tabouret & tri-rhème », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°2, déc. 1999, pp. 28-49.

2000*a* « Le style d'Emily Brontë », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°3, septembre 2000, pp. 6-12.

2000*b* « La récapitulation des thèses de la *Sexualthéorie* de Freud », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°4, novembre 2000, pp. 37-48.

2001*a* « Le fiasco masculin comme pont aux ânes à l'adolescence – Stendhal & Flaubert », in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2001·0921, septembre 2001, 11 p.

2001*b* « Deux coups de foudre au féminin ou les généalogies traversières de Lamiel & Consuelo », in *'Ashtaroût*, bulletin volant n° 2001·0927, septembre 2001, 12 p.

2002*a* « Les trois constituants de la sexualité », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°5, décembre 2002, pp. 4-21.

2002*b* « Malèna... ou le fantasturbaire de Renato & Giuseppe », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n°5, décembre 2002, pp. 46-59.

[1] La suite de cette réflexion sur le fantasturbaire est exposée in AZAR : (2002*b*) « Malèna... ou le fantasturbaire de Renato & Giuseppe ».

BALZAC, Honoré de (1799-1850)

1831 *La Peau de chagrin*.
- 1950 : éd. Maurice Allem, Paris, Garnier.
- 1956 : reproduction en fac-similé de la 4e éd. illustrée de 1838 enrichie d'une postface d'Albert Béguin, Paris, Club des Libraires de France.
- 1989 : éd. Gabrielle Malandain, Presses-Pocket.

BAUDELAIRE, Charles (1821-1867)

1986 *Fusées, Mon cœur mis à nu, La Belgique déshabillée, suivi de Amœnitates Belgicæ*, éd. d'André Guyaux, Paris, Gallimard, Folio n° 1727, in-12, 738p.

BAYARD, Pierre

1994 *Maupassant, juste avant Freud*, Paris, éditions de Minuit, « Paradoxe », in-8°, 232p.

BOURGUIGNON, André, *& alii*

1989 *Traduire Freud*, Paris, PUF, in-8°.

CHATEAUBRIAND, François René de (1768-1848)

1817 *Mémoires de ma vie*, Paris, Livre de Poche n°9691, 1994.

FREUD, Sigmund (1856-1939)

1899*a* « Des souvenirs-couverture », in *OCF*, **3** : 255-276.

1905*d* *Trois traités sur la sexualthéorie*, traduit de l'allemand par Philippe Koeppel, Paris, Gallimard, Folio-Essais n°6, in-12, 1985, 215p.

1910*h* « D'un type particulier de choix d'objet chez l'homme (Contribution à la psychologie de la vie amoureuse I) », in *OCF*, **10** : 187-200.

1912*d* « Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse (Contribution à la psychologie de la vie amoureuse II) », in *OCF*, **11** : 127-141.

1914*c* « Pour introduire le narcissisme », in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 81-105 ; *OCF*, **12** : 217-245.

1916-17 *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. de l'allemand par Fernand Cambon, Paris, Gallimard, in-12, 1999 ; *OCF*, tome **14**.

1918*a* « Le tabou de la virginité (Contribution à la psychologie de la vie amoureuse III) », in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 66-80.

1921*c* « Psychologie des masses et analyse du moi », in *OCF*, **16** : 5-83.

1986 *Briefe an Wilhelm Fliess 1887-1904*, ungekürzte Ausgabe, hrsg. von Masson, Schröter und Fichtner, Frankfurt a/M, Fischer, in-8°, XXXII+613p. et 28 pl.

KRAFFT-EBING, Richard von (1840-1902)

1886 *Psychopathia sexualis...*, 1re éd., Stuttgart, Enke, in-8°, VIII+110p. [²1887, ³1888, ⁴1889, ⁵1890, ⁶1891, ⁷1892, ⁸1893, ⁹1894, ¹⁰1898, ¹¹1901, ¹²1903]

1890 *Neue Forschungen auf dem Gebiet der Psychopathia sexualis...*, Stuttgart, Enke, in-8°, VI+80p. [2e éd., *ibidem*, 1891, in-8°, VI+131p.]

1892 « Bemerkungen über 'geschlechtliche Hörigkeit' und Masochismus », in *Jahrbücher für Psychiatrie*, X, 1892, pp. 199-211.

1894 *Psychopathia sexualis*, 9e éd., Stuttgart, Enke, in-8°, X+414p.
1895 *Psychopathia sexualis avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle*, trad. sur la 8e éd. allemande [1893] par É. Laurent et S. Csapo, Paris, Carré, in-8°, 1895, VIII+595p.

LA BOETIE, Étienne de (1530-1563)
1976 *Le Discours de la servitude volontaire*, éd. Miguel Abensour, Paris, Payot, « Critique de la Politique », in-8°, XXIX+311p.

LACAN, Jacques
1950 « Propos sur la causalité psychique », repris in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 151-193.

LAPLANCHE, Jean
1987 *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF, Quadrige n° 174, petit in-8°, 1994, 207p.

LAPLANCHE, J., & PONTALIS, J.-B.
1967 *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, in-4°.

LAUFER, Moses, & LAUFER, Eglé
1984 *Adolescence et rupture du développement, une perspective psychanalytique*, traduit de l'anglais par Monique Gibeault, Paris, PUF, Le Fil Rouge, 1989, in-8°, 255p.

LOUŸS, Pierre (1870-1925)
1898 *La Femme et le pantin, roman espagnol*.
• 1990 : édition établie, présentée et annotée par Michel Delon, Paris, Gallimard, Folio n°2190, in-12, 215p.
• 2001 : édition établie, présentée et annotée par Michel Jarrety, Paris, LGF n°16070, in-12, 192p. illustr.

MAUPASSANT, Guy de (1850-1893)
1885 Préface à « Histoire de Manon Lescaut et du chevalier Des Grieux », repris in *Chroniques*, tome 3, Paris, UGE, 10/18 n°1384, 1980, pp. 210-216.
1889 « L'évolution du roman au XIXe siècle », repris in *Chroniques*, tome 3, Paris, UGE, 10/18 n°1384, pp. 378-384.
1890 *Notre cœur*.
• 1962 : éd. critique de P. Cogny, Paris, Didier.
• 1991 : éd. de N. Satiat, Paris, GF-Flammarion.
• 1993 : éd. de M.-C. Bancquart, Paris, Folio.
• 1993 : éd. de F. Marcoin, Paris, LGF.
• 1996 : éd. de Dominique Bouquet, Paris, Pocket, rééd. 1999 sans le cahier iconographique.

OUVILLE, Gérard d' [*alias* Marie de Régnier] (1875-1963)
1905 *Esclave*, Paris, Calmann-Lévy, in-12, [V]+212p.

POUGEOISE, Michel
1994 *Étude de « La Peau de chagrin » d'Honoré de Balzac : résumé, analyse, commentaires*, Alleur (Belgique), Marabout n° 8056, in-12, 223p.

REAGE, Pauline
1954 *Histoire d'O,* avec une préface de Jean Paulhan, Paris, Pauvert, in-12, XX+249p.

REGNIER, Henri de (1864-1936)
1900 *La Double maîtresse*, Paris, Mercure de France, in-12, 432p.

REBOUSSIN, Marcel
1966 *Balzac & le mythe de Fœdora*, Paris, Nizet, in-12.

SACHER-MASOCH, Leopold von (1835-1895)
1870 *La Vénus à la fourrure (Venus im Pelz)*.
• 1967 : *Présentation de Sacher-Masoch, le froid et le cruel*, par Gilles Deleuze, avec le texte intégral de *La Vénus à la fourrure*, trad. de l'allemand par Aude Willm et accompagné des illustrations de la 2de éd. allemande de 1900, Paris, éd. de Minuit, collect. Arguments. Rééd. dans la collect. 10/18 nos 571-572, 1971, sans les illustrations.
• 1985 : trad. d'Antoine Goléa, présentation de Daniel Leuwers, Paris, Presses-Pocket n°2375.

STENDHAL, (Henri Beyle, dit) (1783-1842)
1822 *De l'Amour*.
• 1959 : texte établi, avec introd. et notes, par H. Martineau, Paris, Garnier, in-12, 1964, LI+522p. illustr.
• 1960 : préface et notes de Ernest Abravanel, Lausanne, éd. Rencontre, in-12, 559p.

STOLLER, Robert J.
1974 « Hostility and mystery in perversion », in *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 55, 1974, pp. 425-434.
1975 *La Perversion, forme érotique de la haine*, trad. française de H. Couturier, Paris, Payot, in-8°, 1978.
1979 *L'Excitation sexuelle, dynamique de la vie érotique*, traduit de l'américain par Hélène Couturier, Paris, Payot, in-8°, 1984, 342p.
1984 « La perversion et le désir de faire mal », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 29, printemps 1984, pp. 147-171.

TOURGUENIEV, Ivan (1818-1883)
1860 *Premier amour, nouvelles & poèmes en prose*, traduction de R. Hofmann, préface d'André Maurois, 1947, rééd., Paris, Le Livre de Poche n° 497, in-12, 1964, 288p.